

I

UN AN PLUS TÔT, un continent plus loin, dans l'opacité de cette nuit qui, à défaut de changer le cours de l'Histoire, détournerait le sens de la mienne qui me semblait jusqu'alors si fade et sans relief...

Une nuit noire, oppressante, rendant les mains de mon agresseur encore plus moites que mon vagin qui se contractait vainement, cherchant à blesser par une sécheresse pétrie d'angoisse le sexe revendicateur de cet homme qui jouissait de ma douleur.

Une nuit silencieuse déchirée par les cris, le sang et les pleurs, puis par les gémissements orgasmiques du violeur de mon quotidien banal qui me fit prendre conscience de mon existence. Une existence dorénavant assimilée au traumatisme d'une victime, m'offrant enfin un argumentaire de choc pour pleurer sur le désastre de ma vie.

Trente ans de tristesse et de malaise indicible à la recherche de mots suffisamment précis pour dépeindre la mélancolie de mes journées passées à me chercher et à comprendre le sens. Le sens d'une vie subie, un peu plus chaque jour, le sens de cette incapacité à sourire

pleinement, le sens de cette crispation aigre et amère à l'évocation d'un jour de plus. Une vie à refuser de vivre, une vie d'automate, une vie sans mode d'emploi, la vie d'un cadavre articulé par les pulsations cardiaques d'un cœur qui n'en finit pas de saigner.

Cette nuit-là donc, mon cœur ne fut plus le seul à saigner. Mon sexe forcé pleurait des larmes de sang, me détournant avec écœurement du sentiment de vide par une impression d'un trop plein qui n'était pas le mien.

Médecin et psychologue m'expliquèrent avec patience l'importance de se reconstruire. Par politesse, je refusai de démentir le dérisoire écho de leurs propos, renonçant à leur expliquer que «reconstruction» supposait une précédente construction, cruellement absente de ma vie. À défaut de me sentir aimée, j'avais envie de prolonger cette bienveillance professionnelle en mimant une docilité pudique et compatissante.

Blessure sexuelle m'ayant néanmoins donné le sentiment d'avoir existé. Je me raccrochais désespérément à l'idée que mon corps encombrant ait pu donner du plaisir à cet inconnu qui avait eu la délicatesse de me remarquer. Blessure qui me permettrait peut-être de pleurer enfin dans les bras de ma mère qui avait si souvent oublié de m'êtreindre.

Elle arriva, maquillée à outrance pour conjurer la lumière blafarde et sans appel du service d'urgence de ce repaire de médecins, portant fièrement sous leur blouse la vigueur de la jeunesse et sous le latex de leurs

gants la certitude de manier avec habileté les seringues de botox dorénavant indispensables à ce faciès rivalisant de rigidité avec son muscle cardiaque endurci.

Je n'avais pas eu d'autre nom à donner au policier qui me demanda avec douceur les coordonnées de la personne à contacter. Pas de mari, pas de petit ami, pas vraiment d'ami d'ailleurs. Seul un chat perdant ses poils sur la couette d'un lit double à demi utilisé depuis toujours.

Ma mère était donc là, agacée d'avoir été réveillée en pleine nuit par un policier qui s'avéra être noir de surcroît. Décidemment, on ne lui aura rien épargné.

Elle me regarda étrangement. Je me sentais confuse, comme une adolescente ayant perdu sa virginité en cachette. Était-elle fière de me savoir enfin femme? M'enviait-elle, elle qui devrait sans doute bientôt payer, et plus que de sa personne, pour coucher? Elle semblait perplexe à l'idée qu'un homme, fût-il violent ou délinquant, ait eu envie de moi. Je baissais les yeux, refusant de lire en elle le moindre jugement qui m'anéantissait à chacune de nos rencontres.

J'étais responsable de sa première opération esthétique, chargée de retendre son ventre qui m'avait abritée par erreur. Première cicatrice de notre histoire. Elle me demanda de l'appeler Julie, «Juliette» étant démodé et «maman» trop envahissant. Son premier lifting inscrivit corporellement son acharnement à démentir notre lien de parenté, son deuxième nous positionna

socialement comme deux sœurs éloignées, l'une empreinte de modernité et de séduction abusive et l'autre courbant l'échine devant ce bloc de certitude. Le collagène et d'autres artifices esthétiques raccourciraient définitivement les deux décennies qui me tyrannisaient par tant d'indifférence.

Ma mère, Julie, s'était offert, à ma naissance, un miroir vivant, la rassurant sur ses choix et sa quête victorieuse. Chaque regard qu'elle me portait m'enlaidissait et la faisait rajeunir. Je lui offrais l'énergie nécessaire à combattre le temps qui passe et elle refusait vigoureusement d'en passer avec moi. J'étais une espèce de source de jouvence qui se tarissait à chaque gonflement de lèvres de Julie qui dévorait la vie à pleines dents.

Julie me regardait donc, s'efforçant avec difficulté de répondre par l'affirmative au médecin qui lui demandait si elle était bien ma mère. Elle s'empressa d'ailleurs d'ajouter qu'elle m'avait eue très jeune, décochant un sourire figé à l'urgentiste fraîchement diplômé. Elle s'approcha avec fébrilité, se sentant observée et daigna poser sur mon front fiévreux un baiser rouge écarlate de chez Chanel. J'eus l'impression qu'un courant glacial gela aussitôt la violence physique que j'avais subie quelques heures auparavant. Anesthésie des sentiments, anesthésie de toute sensation de vie, aussi traumatisante soit-elle.

Je fermai les yeux, cherchant à retenir une dernière fois la sensation d'avoir humainement vécu quelque

chose. Bientôt, je les ouvrirai à nouveau. Bientôt, je rejoindrai mon sordide trois pièces abritant à prix d'or ma désespérance solitaire. Bientôt, je concentrerai mes dernières forces pour me lever à nouveau et me préparer mon infect café noir.

II

MÊME NUIT, même année, même ville.

Arthur s'agitait dans son sommeil. Son corps, bronzé et épilé, perlait de sueur. La prestance dédaigneuse affichée le jour s'évanouissait secrètement dès la nuit tombée. Il avait peur. Il était tétanisé.

L'ombre de son père absent l'oppressait. L'ombre de sa mère dominatrice l'agressait. Il revivait tous ces instants qui avaient accompagné son enfance, de l'insulte réchauffée aux coups portés au hasard du délire alcoolique de celle qui avait vélé en vomissant son dégoût d'elle-même.

Ses plaies cicatrisées en surface suintaient toujours, agrémentant ses souvenirs d'une odeur de purulence familiale inguérissable. Les brûlures de cigarette, marquées au fer rouge dans son cortex revanchard, lui rappelaient l'atrocité funeste du manque d'amour maternel en fusion. Rejet volcanique de son fils, lui laissant dans la bouche le goût amer d'une sombre histoire lamentablement gâchée.

Arthur revivait, nuit après nuit, ses souffrances d'enfant et sa propre capacité à l'horreur. Chaque coup, chaque griffure, chaque plaie avait été systématique-

ment reproduite, avec une délectation grandissante, sur le pauvre chien qui lui servait de compagnon d'infortune. Il l'avait appelé, par bravade, Jésus et l'avait baptisé en enroulant sa queue d'une couronne de fer barbelé censée symboliser la triste ascension céleste du martyr, héros fétiche de sa grand-mère maternelle. Elle collectionnait les icônes et se permettait parfois de caresser avec révérence l'image sainte dorée à outrance.

Le pauvre Jésus s'était ainsi vu mutiler la queue, casser la patte, brûler l'oreille, pisser dessus, rouler dans sa merde, ingurgiter des restes pourris et, suprême délicatesse, entailler la verge. Jésus était résigné, ressentant à travers les gestes terribles de son jeune maître un certain attachement lorsqu'ils mélangeaient leur sang et leurs larmes, leurs gémissements presque muets et lorsque l'enfant, grelottant, le prenait dans ses bras écorchés en bavant d'un amour culpabilisé, lui promettant un lendemain de caresses.

Le jour, Jésus supportait en silence les cris d'Arthur mordu par la mâchoire carnassière de sa putain de mère; le soir, il supportait, toujours avec ce même silence confiné, les cris d'Arthur qui reportait sur lui la violence accumulée méthodiquement en journée et orchestrée savamment dans un exorcisme fanatique dès la nuit tombée. Seul ce ballet incessant d'enfant martyr, martyrisant lui-même le petit Jésus, permettait à Arthur de porter sa croix sur le sentier de la pénitence et de la purification familiale.

Après deux ans de traitement intensif d'une douleur quasi médicalisée, Jésus s'éteignit, un vendredi. Arthur l'enveloppa d'un drap blanc et lui creusa une tombe. Il ne versa aucune larme. Il attendit patiemment le dimanche pour vivre, dans une retraite secrète, le miracle de la résurrection. Fébrile, il déblaya la petite tombe, creusa de ses doigts rafistolés et bleuis de supplices maternels la terre encore humide et découvrit, avec fascination, de petits vers qui agitaient l'œil vitreux de son ami Jésus.

Sous l'effet d'optique, il crut que Jésus lui jetait un dernier regard dubitatif mais il comprit soudain qu'il avait été berné par les sornettes de sa grand-mère et que décidément il ne pouvait en rien faire confiance aux femmes. Il s'était accroché désespérément à ces histoires de salut, trouvant en sa souffrance les promesses d'une félicité à venir et il comprit qu'il finirait lui aussi avec des vers qui lui rongeraient le regard.

Arthur se mit alors à sangloter, pleurant son ami Jésus, pleurant sur son propre sort, sur sa vie qui s'achèverait inexorablement en un grouillement de vers.

Il pleura tant que ses yeux rougis alertèrent enfin la grosse institutrice boutonneuse dont le combat acnéique altérait en général ses facultés d'observation. Elle courut ou du moins essaya de donner une impulsion saccadée au soulèvement de ses amas de cellulite, poussa, essoufflée, la porte de monsieur le directeur ventripotent de l'établissement Saint Sulpice, rebaptisé

Saint Supplice par les dernières générations d'élèves. Monsieur Dumont pria Arthur de le rejoindre dans son bureau poussiéreux, il appela l'inspection et le médecin scolaire qui, pour la première fois de sa carrière, fut contraint de faire son travail sérieusement: constater officiellement les nombreuses ecchymoses parsemant le petit corps tremblant d'Arthur, son anormale maigreur, ses dents cassées, ses doigts déformés, les traces de sang dans ses urines et ses grands yeux vides de tout espoir.

Le psychologue ne comprit jamais le délire d'Arthur quant à la non-résurrection de Jésus et interpréta son obsession d'être bouffé par les vers comme un symbole évident du délabrement familial.

Jésus pourrissait donc dans la terre. La mère d'Arthur fut arrêtée et jugée et Arthur porta seul le poids de son crime dans la torpeur artificielle d'un foyer pour enfants n'ayant plus de l'enfance que l'âge d'une minorité imposée.

Un jour de sa quinzième année, Arthur put rendre visite à sa mère. Lorsqu'il lui demanda pourquoi elle ne l'avait jamais aimé, elle s'emporta: «Comment oses-tu me dire ça! C'est toi qui ne m'as jamais aimée. C'est toi qui as refusé mon sein, qui n'as pas cessé de pleurer à ta naissance. C'est toi qui as préféré les bras de l'infirmière à ceux de ta maman qui t'attendait depuis si longtemps. C'est comme ça que tu as osé me remercier, moi qui ai tant souffert. Le médecin a

eu l'air heureux lorsque tu as daigné pousser ton premier cri, lui un étranger. Heureux de t'entendre crier, tu te rends compte! Il était juste que tes autres cris m'appartiennent. Moi aussi, je voulais être heureuse. J'en avais le droit. Chacun de tes cris me rappela que tu étais bien en vie, que j'avais tant attendu ta venue, chacun de tes pleurs me rappela ton rejet, ton refus d'être aimé par moi. Je ne suis pas coupable. Tu es le seul responsable. De tout. De toi, de moi, de ce merdier. On aurait pu être si heureux si tu avais été différent, si tu ne m'avais pas humiliée ainsi en me rejetant alors que je ne demandais qu'à t'aimer.»

La conscience d'Arthur ne se limitait donc plus au seul crime de Jésus. Sa mère, elle aussi, s'en lavait les mains, ses mains qui finalement s'étaient contentées d'exécuter le juste châtement corporel, flagellant dans un souci aigu de purification ce germe matricide qui servait de cœur à son indigne fils.

Arthur avait tué sa mère dans la salle d'accouchement, revirginisant d'un simple pleur celle qui inscrivit plus tard dans la chair de son fils sa propre douleur d'enfantement avorté.

Enfant battu par sa mère, il se retrouva orphelin de celle qui refusa ce titre. Arthur était seul à présent et chaque nuit, il revivait avec douleur le goût âcre de cet auto-abandon.